

## LE COMTE ORY

Pizzini

Dmitry Korchak (*Le Comte Ory*)

Patrick Bolleire (*Le Gouverneur*)

Antoinette Dennefeld (*Isolier*)

Jean-Sébastien Bou (*Raimbaud*)

Desirée Rancatore

(*La Comtesse de Formoulières*)

Doris Lamprecht (*Ragonde*)

Vincent Le Charlys (*Alice*)

Stefano Montanari (*dir.*)

Laurent Pelly (*musiq.*)

Jill Adams (*li.*)

Opéra, 3 mars

Coincidence : le jour même de la première triomphale de cette nouvelle production, en collaboration avec la Scala de Milan, Serge Dorny apprenait qu'il était débarqué de son futur poste à Dresde. Succès amer donc, mais succès réel, qui s'ajoute à tant d'autres qu'il a obtenus à l'Opéra de Lyon.

La réussite de ce *Comte Ory* s'explique à la fois par les mérites de la musique et du livret, la qualité de la distribution et la mise en scène de Laurent Pelly, comme toujours plus à l'aise dans les bouffonneries que dans les opéras plus dramatiques (voir ses tristes *Paritani* à la Bastille...). Le directeur du Théâtre National de Toulouse transpose la fable médiévale de nos jours. Les costumes indiquent plutôt les années 1960, mais un écran plat, sur lequel on voit nos croisés-parachutistes revenir d'un combat incertain (Afghanistan, Mali ?), ainsi qu'un

réfrigérateur très moderne, trouble cette datation.

Quoi qu'il en soit, la place du village devient un gymnase glauque où Ory, déguisé non en ermite mais en fakir sulfureux, vient séduire les jeunes femmes délaissées par leurs guerriers de maris. Au II, un superbe glissement de décor, de cour à jardin, nous fait visiter la demeure bourgeoise (ce n'est plus un château) de la Comtesse, en passant de la cuisine (où les acolytes d'Ory, déguisés en religieuses façon Sœur Emmanuelle, vont s'enivrer) au séjour (où la brave Ragonde tricote), à la chambre et à la salle de bains (où se tient la seule trivialité inutile du spectacle : madame sur ses WC !).

À ce cadre visuel réjouissant, Pelly – dont la référence à Chabrol et Buñuel, dans le programme de salle, paraît superflue – ajoute une mécanique débridée, où tout s'enchaîne avec la même vir-

Dmitry Korchak et Jean-Sébastien Bou dans *Le Comte Ory*.



tuosité que dans la partition. Sa manière d'utiliser les chœurs est irrésistible : les suivantes de la Comtesse, habillées par La Redoute, ou encore les fausses nonnes, se déchaînent dans une beuverie hilarante. Quant au croustillant trio dans le grand lit, il ose suggérer, sous les couvertures, une ambiguïté qui n'aurait pas passé l'épreuve de la censure, en 1828 ! Avec, de bout en bout, une direction d'acteurs inventive et drôle.

Certes, la Comtesse de Desirée Rancatore a plus l'aspect de la fameuse «menagère de moins de 50 ans» que d'une bombe sexuelle, fascinant les rions Juans ou les ados. Mais la soprano italienne fait preuve d'un humour décomplexé qu'on ne lui soupçonnerait pas : il faut la voir s'agiter en tous sens, dans les moments clés ! Côté chant, les suraigus sont aisés, avec un français acceptable. Celui de Dmitry Korchak est encore plus étonnant, et tou-

jours compréhensible. La voix du ténor russe est souple, et la dégaine de son Ory, digne d'un héros de BD.

Antoinette Dennefeld prête sa troublante androgynie à Isolier, le Raimbaud de Jean-Sébastien Bou, somptueux de timbre et surexcité dans son jeu, surclassant le Gouverneur simplement correct de Patrick Bolleire. Doris Lamprecht, malgré l'usure des moyens, nous amuse beaucoup avec sa Ragonde grenouille de bénitier. Les Chœurs de l'Opéra de Lyon, enfin, sont remarquables par leur homogénéité et leur expressivité vocale.

Domage que, dans la fosse, Stefano Montanari dirige parfois à la hache, avec des contrastes appuyés. Mais il a le mérite de ciseler sans bavures les ensembles les plus complexes (le finale du I et d'apporter son ardeur à cette soirée époustouflante.

Jean-Luc Macia

UNE SOIRÉE  
ÉPOUSTOUFFLANTE.